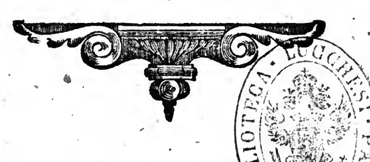
NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

LE DEDAIN AFFECTÉ,

COMEDIE FRANÇOISE

EN TROIS ACTES,

Représentée par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 26. Décembre 1724.



A PARIS,
Chez BRIASSON, rue Saint Jacques, à la Science.

M DCCXXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

ACTEURS.

PANTALON, Pere de Silvia.

SILVIA.

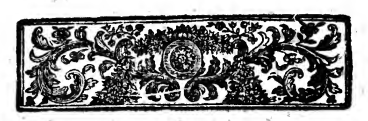
LELIO, Amant de Silvia.

MARIO, Gentilhomme, ami de Lelio.

COLOMBINE, Femme de Chambre de Silvia.

ARLEQUIN, Valet de Lelio.

La Scéne est dans un petit Bois voisin de la maison de Campagne de Pantalon.



LE DEDAIN AFFECTÉ.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN *mettant à terre un panier rempli de provisions de bouche.*

OUF... Maudit soit la Chasse & les Chasseurs. Par la sambleu, je suis las de les chercher, & s'ils veulent manger, qu'ils me cherchent à leur tour. Depuis deux jours que M. Lelio, mon maître, est à la campagne, j'ai eu plus de fatigue qu'en deux ans à Paris.... Vive ce païs-là pour les domestiques, & sur tout les Laquais des Petits-Maîtres; ce sont des Seigneurs dans toutes les formes, & à la livrée près qui les distingue, je n'y vois pas de différence : ils dansent, chantent, sifflent, jurent, &

se soulent d'aussi bonne grace que le Petit-Maître le plus à la mode. Ventrebille je suis toûjours au désespoir d'être au service d'un homme si sérieux, quand je leur entends raconter leurs bonnes fortunes, & les friands morceaux qu'ils attrapent lorsqu'ils suivent leurs Maîtres en Parties fines; car, à les entendre dire, ils tâtent souvent les premiers aux sausses .... Mais si je criois, peut-être me répondroient-ils, & pourrois-je sçavoir où il sont.... *Il crie.* Ma foi, qu'ils viennent ou qu'ils ne viennent pas, je vais toûjours mettre la nappe, à bon compte : on ne sçauroit trouver un endroit plus frais ni plus charmant pour bien baffrer; & de l'appetit dont je me sens, je mangerois moi seul toutes les provisions que j'ai aportées pour les autres. *Il défait le panier, met la nappe, & tire une bouteille.* Oh; quelle charmante couleur! *Il tire un Jambon & le flaire.* Quel fumet! Si mon maître étoit ici & qu'il en eût pris sa réfection, j'en mangerois aussi ma part après lui : la prendre devant ou après, n'est-ce pas la même chose!... Dût-il m'en coûter quelques coups de bâton, il faut que j'en tâte : aussi, c'est leur faute, pourquoi ne viennent-ils

pas ! Et pourquoi me connoissant l'homme du monde le plus gourmand, me donner les provisions à garder ? *Il mange un morceau de Jambon.* On n'a jamais mangé sans boire, & cela est capable de faire bien du mal. Visitons un peu les Bouteilles.

Pendant qu'il boit, Colombine arrive.

SCENE II.

COLOMBINE, ARLEQUIN.

COLOMBINE, *surprise de trouver Arlequin.*

EH, je croi que c'est Arlequin ! C'est lui-même, je ne me trompe pas : approchons un peu, & voyons ce qu'il fait. *A Arlequin,* Ah ! je vous y prends, Monsieur le Gourmand : c'est donc vous qui criez de si bonne grace dans nos bois ! & par quelle avanture étes-vous ici !

ARLEQUIN.

Eh ! qu'y venez-vous faire vous-même, Mademoiselle Colombine !

COLOMBINE.

Moi, je suis chez moi.

ARLEQUIN.

Chez vous ! c'est donc à dire que

vous avez fait fortune depuis que je ne vous ai vûë. N'auriez-vous point épousé quelqu'un de ces Mignons de la Fortune, qui comme des Champignons ont passé dans une nuit de l'indigence aux millions?

COLOMBINE.

Ah! vraiment je ne suis pas si chanceuse, & quoique toutes les belles Terres des environs ne soient possedées que par des Marquises de nouvelle date, qui ne sont pas de meilleure acabie que moi, je ne la suis pas devenuë, & je suis toûjours, pour mes pechez, au service de Mademoiselle Silvia.

ARLEQUIN.

Elle est donc en ce païs!

COLOMBINE.

Oüi, dont j'enrage assez; car nous y menons la vie du monde la plus desagréable. C'est ici le séjour de la mauvaise humeur; on n'y ouvre la bouche que pour se plaindre ou gronder. Imagine-toi que M. Pantalon, une vieille Tante infirme à qui appartient ce Château, ma dolente Maîtresse & moi, passons toute la journée, tant qu'elle dure, à nous regarder sans dire mot & à faire des nœuds: Jamais notre silence n'est interrompu que par quelque vio-

lent accès de toux qui prend à la Tante, ou par les discours assommans du bon M. Pantalon, qui comme tu sçais, sans s'embarasser de chercher un mari à sa fille, se décharge de ce soin sur elle, & ne s'amuse qu'à réformer la nature; & excepté un Gentilhomme du voisinage, qui de quinze en quinze jours vient par bienséance faire ici une apparition d'un quart-d'heure, nous n'avons pas vû, depuis quatre mois que nous sommes dans ces beaux lieux, l'ombre d'un seul chapeau.

ARLEQUIN.

Ah! vous avez raison de vous plaindre; car autant qu'il m'en souvient, vous ne les haïssiez pas trop: Mais que sont donc devenus tous ces aimables qui fréquentoient chez vous, & y étoient si bien reçûs!

COLOMBINE.

Tu ne reconnoîtrois pas notre maison; ma Maîtresse, sous prétexte d'une indisposition que nous ne connoissons pas encore, leur a donné leur congé pour venir prendre l'air ici. Ton Maître a bien fait de prendre le sien d'avance; car on le lui auroit donné comme aux autres.

ARLEQUIN.

Qu'elle eût donné congé à mon Maître, cela n'auroit pas été surprenant; car de tous les agréables qui alloient chez elle, il étoit le seul pour qui elle n'avoit point ces façons prévenantes & gracieuses qu'elle avoit pour tous les autres; mais qu'elle en ait usé de la sorte avec tous ces Messieurs du bon air qui avoient le don de l'amuser, cela m'étonne. Et vous, sans doute vous avez rompu avec la Fleur, l'Epine & Champagne, dont les jolies sornettes vous faisoient autant de plaisir, que celles du Marquis, du Comte & du Chevalier en faisoient à votre Maîtresse.

COLOMBINE.

Que tu est dupe! Crois-tu que parce qu'une fille rit des extravagances qu'un homme lui débite, elle l'en aime davantage? Va, tu ne connois pas les femmes; ce sont précisément ceux qui ne les regardent pas, & avec qui elles sont toûjours de mauvaise humeur, qu'elles aiment davantage.

ARLEQUIN.

Sur ce pié-là tu m'aimois donc bien; car tu faisois assez la mijaurée avec moi.

COLOMBINE.

Hé! de quoi te plains-tu? Est-ce

que tu as jamais eu envie de me plaire?
.... Mais que viens-tu chercher ici?

ARLEQUIN.

Mon Maître, qui chasse aux environs d'ici avec M. Mario, chez qui nous demeurons depuis deux jours.

COLOMBINE.

Et qu'y vient-il faire?

ARLEQUIN.

Je n'en sçai rien. Tu sçais bien qu'il n'est pas de ces gens, qui jusqu'à leur bonne fortune, font confidence de tout à leurs Valets.

COLOMBINE.

Mais encore, tu ne t'en doute pas?

ARLEQUIN.

Tout ce que je puis soupçonner, c'est qu'il y a de l'amourette sur jeu. Car il a tant apporté de Bijoux, de Colifichets, de Rubans, d'Evantails, & sur tout un beau panier, qui l'a bien fait jurer lorsqu'il a fallu l'apporter; nous n'avons pû trouver de coffre assez grand pour le mettre, & il a fallu le nicher sur l'Impériale du Carrosse. O le beau panier! toute une famille pourroit loger à son aise dessous.

COLOMBINE.

C'est donc à dire qu'il se marie?

ARLEQUIN.

Je croi que oüi : je ne voudrois pourtant pas l'assurer ; car quoique M. Lelio aime les femmes, lorsqu'il s'agira de se marier, il est homme à y regarder à deux fois. Si je sçavois lire jaurois bien-tôt découvert le mystere ; ou bien, si tu n'étois pas si causeuse, je te montrerois... mais tu es fille, & tu ne pourrois t'empêcher de jaser.

COLOMBINE.

Va, va, les filles ne se vantent pas de tout ce qu'on leur dit, & les hommes d'aujourd'hui sont cent fois plus babillards que nous ; tu peux me confier tout en sûreté.

ARLEQUIN.

Tiens, lis-moi ce que chante cette lettre, c'est elle qui nous a fait prendre si précipitamment la Poste. Je l'avois prise sur la table de mon Maître, dans le dessein de la remettre, après me l'être fait lire ; mais nous avons eu tant d'affaires avant que de partir, que je n'ai eu ni le tems, ni l'occasion de faire l'un & l'autre : ce n'est pas que je sois curieux, mais c'est qu'il y a mille choses dans le monde qu'il faut sçavoir.

COLOMBINE.

Donne. *Elle lit.*

Il faut bien des cérémonies pour faire faire à une femme ce qu'elle souhaite le plus. Madame la Baronne consent enfin au Mariage, dont le premier article est qu'il sera tenu secret pendant quelque tems. Elle vous somme, mon cher Lelio, de lui tenir la parole que vous lui avez donnée : elle se rendra dans deux jours chez moi, où il a été résolu que le mariage se feroit sans bruit : après l'empressement que vous avez témoigné pour la chose, il seroit honteux qu'elle arrivât ici avant vous. Je vous attends donc, & ne manquez pas, suivant que nous en sommes convenus, d'apporter avec vous tous les présens de nôces ; car quoique tout cet attirail puisse donner des soupçons, & que la Dame exige le secret, vous sçavez que le beau sexe ne veut rien perdre de ses droits. Mario.

ARLEQUIN.

Pardi j'ai bien de l'esprit; je sçavois tout cela sans l'avoir lû.

COLOMBINE.

Tirez présentement des conséquences de ce qu'un homme vient tous les jours chez une femme ! Ma pauvre Maîtresse a bien été la dupe de celui-la; car quoiqu'elle ne l'ait pas dit, je me persuade qu'elle en lorgnoit la conquête.

SCENE III.

SILVIA, COLOMBINE, ARLEQUIN.

SILVIA, *du fonds du Théâtre.*

COlombine ... Colombine ....

COLOMBINE.

Mademoiselle ... *à Arlequin.* Cache-toi vîte derriere ce buiſſon ; car ſi ma Maîtreſſe venoit à nous appercevoir enſemble, elle me feroit une veſperie qui n'auroit point de fin.

SILVIA, *ſortant du bois.*

Eſtes-vous ſourde ! Il y a deux heures que je vous appelle, & vous ne me répondez pas. Pourvû qu'elle babille & qu'elle ſe promene, la voilà contente. Que faiſiez-vous là ! avec qui étiez-vous !

COLOMBINE.

Je ne faiſois rien, j'étois ſeule.

SILVIA.

Quel papier tenez-vous-là !

COLOMBINE.

C'eſt un mauvais papier que je viens de ramaſſer.

SILVIA, *lui arrachant la Lettre.*

Voyons ; il peut être à moi, & je ne veux pas que mes papiers traînent.

COLOMBINE.

Je ſuis certaine qu'il n'eſt pas à vous.

SILVIA,

Je parie qu'il n'y a rien de prêt de tout ce qu'il me faut pour aller à l'assemblée à laquelle M. Mario nous a convié.

COLOMBINE.

Pour la façon que, depuis que nous sommes ici, vous apportez à votre ajustement, il ne faut pas tant de tems.

SILVIA.

Mais puisque je fais tant que d'y aller, encore ne faut-il pas être d'un négligé à faire peur. Ne manque-t-il rien à ma coëffure ? ... Tu ne devinerois jamais qui est ici.

COLOMBINE.

Non.

SILVIA.

Lelio. On ne m'a pas dit le sujet de son pelerinage en ces lieux où il n'a nulle affaire ; & je jurerois que le prétexte de venir passer quelques jours dans notre voisinage, n'est que pour trouver une occasion de se racommoder. Je me doutois bien qu'il ne tiendroit pas long-tems sa colere ; & c'est-là où j'attendois mon Rodomond ; il n'a qu'à se bien tenir, il n'a pas affaire à une personne si docile. *Arlequin éternuë : Elle va le trouver derriere le buisson.* Voilà donc comme je vous surprends à tous les instans en mensonge ? Ma-

demoiſelle étoit ſeule, elle ne cauſoit avec perſonne.

COLOMBINE.

Vous m'avez défendu d'avoir aucune communication avec les Domeſtiques de ces Meſſieurs : Vouliez-vous que je vous diſſe que j'étois avec Arlequin ! il vaut bien mieux en mentant vous épargner la peine de vous mettre en colere, & à moi celle d'être grondée.

SILVIA.

Je voudrois ſçavoir ce qu'Arlequin cherche ici.

ARLEQUIN.

J'y attends mon Maître & M. Mario qui chaſſent, & m'y ont donné rendez-vous.

SILVIA.

Et que vient faire ici ton Maître?

ARLEQUIN.

Chaſſer, ſe divertir . . . .

COLOMBINE.

Et ſi je me trompe, ſe marier *incognito*, avec une certaine Baronne qui eſt auſſi venuë depuis deux jours établir ſon domicile chez M. Mario.

SILVIA.

Ne voilà-t-il pas mon étourdie, avec ſes jugemens téméraires ! où va-t-elle

prendre toutes ces visions! O M. Lelio n'est point un homme propre pour le mariage; il aime en général toutes les femmes, sans en aimer aucune en particulier: Il n'est capable d'aimer que lui-même. Ne l'ai-je pas vû, quand il venoit chez moi! il suffit d'avoir un bout de ruban pour lui paroître aimable. Il n'est fait que pour voltiger de l'une à l'autre, & il auroit été au désespoir de dire à l'une une parole moins obligeante qu'à l'autre. En tout cas, s'il se marie, je plains la pauvre Baronne qui l'épousera, & ce seroit faire une œuvre de charité de l'avertir du caractere difficile de M. Lelio. *A Arlequin.* Est-elle si belle, cette Madame la Baronne!

ARLEQUIN.

C'est une grande Dame bien faite, de bonne mine, qui a un air doux, & pour peu que vous soyez curieuse de la voir, cela ne vous sera pas difficile; car elle doit être d'une fête que M. Mario donne ce soir, & où tous ceux qui voudront venir seront les biens venus.

COLOMBINE.

Mademoiselle en est priée, & a promis de s'y trouver.

SILVIE.

Quand j'ai promis je ne sçavois pas

le ſujet de cette belle fête... M. Lelio s'y trouvera, ſans doute ?

ARLEQUIN.

Oüi, Mademoiſelle, ou perſonne ne doit y aſſiſter.

SILVIA.

Quel perſonnage y ferai-je ? irai-je être témoin de ſes minauderies avec la Baronne ? Cet homme a toûjours été pour moi un ſujet de mauvaiſe humeur, & l'eſt encore toutes les fois que j'y penſe ; ma fierté eſt intéreſſée à ne le revoir de ma vie. Que les hommes ſont fourbes & capricieux ! celui-là venoit tous les jours chez moi avec une aſſiduité qui (j'en ſuis ſûre) a donné matiere à parler à qui ne nous connoiſſoit pas : point du tout, ſans autre cérémonie il ſe retire tout d'un coup : on n'entend plus parler de lui. Je vais aux Promenades, aux Spectacles : je le voi, il me voit ; il eſt à croire qu'une perſonne qui n'a jamais eu de mauvaiſes façons avec qui que ce ſoit, en le mettant en occaſion de me parler, ne manquera pas, par politique, devant le monde de m'aborder & me demander comment je me porte ; non, il borne toute ſa politeſſe à une reſpectueuſe révérence qu'il me fait de loin. Mais comment ſçavez-vous qu'il

qu'il se marie! car à présent il suffit qu'on voye deux personnes ensemble, pour qu'aussi-tôt on les marie; & je suis persuadée, que dans le tems qu'il venoit chez moi, on nous a mariez plus d'une fois ensemble, quoiqu'il n'y eût pas la moindre apparence.

COLOMBINE.

Mademoiselle, c'est Arlequin qui me l'a dit, & si vous en voulez sçavoir davantage, vous en avez la preuve dans le papier que vous m'avez arraché.

SILVIA, *en regardant le papier d'un œil de colere.*

Qu'on vienne présentement me dire qu'il n'y a point d'assiduité sans amour. Je verrois, à l'heure qu'il est, un homme mourir pour une femme, que je ne le croirois pas amoureux.

SCENE IV.

SILVIA, COLOMBINE, ARLEQUIN, LELIO.

LELIO, *parlant à Mario dans la Coulisse.*

SOuvenez-vous que vous devez vos empressemens à la Baronne. Faites

en bref vos confidences à M. Pantalon. Je vous attends ici.

SILVIA, *voulant s'en aller.*

Je croi les entendre ; il ne me convient pas de rester ici.

LELIO & SILVIA, *surpris de se trouver.*

Mademoiselle ; Monsieur.

LELIO.

J'ignorois que vous fussiez en ces lieux, & je ne dois qu'au pur hazard le bonheur de vous revoir ; j'y suis cependant aussi sensible que si c'étoit de vôtre consentement ; j'aime à aimer, & mes amis, quoique je ne trouve pas en eux le même retour, me sont toûjours également chers.

SILVIA.

Voilà un étalage de magnifiques sentimens ; il n'y manque qu'une bagatelle à laquelle il ne faut pas s'attacher avec de certaines gens ; c'est la réalité. Une autre vous diroit que vos paroles & vos actions ne se rapportent pas ; mais sans m'amuser aux unes ni aux autres, vous ne trouverez pas mauvais que je vous laisse ; mon devoir m'appelle ailleurs.

LELIO.

Je suis ami assez délicat pour ne

vouloir rien par complaisance.

SILVIA.

Et assez équitable pour n'en pas attendre de ma part.

LELIO.

La mienne pourroit aller au point d'en convenir sans le penser.

SILVIA.

Vous ne vous rendriez pas justice.

LELIO.

Plût au Ciel que mes amis me la rendissent aussi exacte que je me la fais à moi-même! ils confesseroient que si je déplais, c'est moins ma faute que la leur; en cela j'attribuë mon malheur à mon étoile, & ce que j'en dis n'est pas par forme de reproche.

SILVIA.

Vous auriez mauvaise grace.

LELIO.

J'aurois du moins raison.

SILVIA.

Vous auriez pû l'avoir avant votre dernier procedé.

LELIO.

Et même après, s'il m'étoit possible de l'avoir avec vous.

ARLEQUIN *à Colombine.*

Bon, voilà qui prend un train d'accommodement.

SILVIA.

Quoique ce ſoit votre tic de faire oſtentation d'une amitié à toute épreuve, vous vous tirez aſſez mal d'affaire dans la pratique.

LELIO.

Si vous vouliez me faire la grace de m'expliquer en quoi j'ai manqué ?

SILVIA.

En quoi vous avez manqué ! Comment ! [*Pendant ce tems Arlequin & Colombine ſont la converſation enſemble.*] Vous veniez tous les jours aſſidûment chez moi, ſans doute moins pour moi, que parceque vous trouviez à y paſſer en bonne & nombreuſe compagnie les heures de la journée qui vous étoient à charge : Enfin vous y veniez ſous une apparence d'amitié durable, à laquelle un quart-d'heure de mauvaiſe humeur, qu'on doit ſe paſſer les uns aux autres, quand on eſt ſur le pied de ſe voir tous les jours, ne devoit pas mettre fin ; point du tout, pour une fadaiſe, & ſous un prétexte qu'un écolier auroit honte de prendre, il plaît à M. de diſparoître & de rompre bruſquement avec les gens. On ne reconnoît pas à ce procedé un homme qui aime à aimer, & à qui ſes amis ſont toûjours chers.

Ne ſoyez pas aſſez vain pour prendre ce que je vous dis pour un reproche ſur votre abſence ; Colombine peut vous dire ſi j'y ai fait attention. *A Colombine.* Parlez.

COLOMBINE.

Ah ! Monſieur, rien n'eſt plus vrai : pendant plus de deux mois Mademoiſelle, tous les jours régulierement, m'a demandé ſi vous n'aviez point envoyé ſçavoir de ſes nouvelles, ou ſi vous n'y êtiez pas venu.

SILVIA.

L'impertinente ! Vous voyez bien qu'elle ne ſçait ce qu'elle dit, & qu'elle n'eſt ſeulement pas au fait de ce qu'on lui demande. *A Colombine.* Reſtez-là, & ne vous amuſez point à babiller. Non, je vous jure, Monſieur, que je n'y ai jamais pris garde, & qu'à la figure que vous faiſiez dans notre ſocieté, je ne vous ai jamais conſideré que comme faiſant nombre, & à peu près comme un fauteuil de plus ou de moins dans mon Appartement.

LELIO.

Et vous me demandez des raiſons de mon abſence ?

SILVIA.

Je ne vous les demande pas ; je les

ſçai auſſi-bien que vous, & m'en embaraſſe fort peu; apprenez ſeulement qu'il faut aller prôner ailleurs une amitié qui n'a qu'une très-mince écorce.

LELIO.

Que ne m'eſt-il permis de me juſtifier !

SILVIA.

Je ne vous le conſeilerois pas; vous prendriez trop de peine inutile.

LELIO.

Inutile! c'eſt parfaitement bien dit; car je vous convaincrois par des raiſons ſans replique, que j'aurois encore tort.

SILVIA.

Voilà bien celles d'un homme qui n'en a que de mauvaiſes à donner.

LELIO.

La vérité offenſe : je ne vous déplais déja que trop, ne me mettez point, je vous prie, en occaſion de vous déplaire davantage.

SILVIA.

J'attends avec impatience ces raiſons ſans replique; mais votre politeſſe flegmatique m'en donne mauvaiſe opinion.

LELIO

Vous le voulez donc ! Vous allez être ſatisfaite. Que penſeriez-vous d'un

homme à qui l'on fait entendre qu'on le voit tous les jours sans le voir ; d'un homme qui dans une societé composée de dix ou douze personnes, avec qui l'enjouëment & les airs d'attention vous sont naturels, se trouve seul distingué par des airs de mépris ; d'un homme, dont par une affectation continuelle on prend à tâche de relever tout ce qu'il dit & de blâmer tout ce qu'il fait. Quelle idée en auriez-vous ? si insensible à tant d'outrages & à une haine déclarée, il vous fournissoit tous les jours par sa présence de nouvelles occasions de l'humilier ! Je vous en fais juge, vous qui êtes née avec tant d'élévation dans le cœur, ne diriez-vous pas qu'il les mérite !

ARLEQUIN.

Monsieur a raison d'avoir agi comme il a fait ; & en bonne police, dans toutes les Societez on devroit mettre en quarantaine toute femme qui boude sans sujet.

LELIO.

On ne demande pas ton avis.

ARLEQUIN.

Il est pourtant bon à suivre.

LELIO.

Je ne vous rappellerai point les fré-

quentes Scenes que vous avez données à cette même Societé, sans sujet & toûjours à mes dépens. Y a-t-il un homme dont la constance puisse tenir contre les dernieres sorties que vous m'avez faites? Comment! on parle indifféremment d'une personne de votre connoissance qui sort de chez vous; tout le monde généralement la louë: Vous êtes la premiere à faire son éloge, vous me demandez mon sentiment sur son chapitre; Je conviens comme les autres, qu'elle est des plus aimables; vous me répondez d'un ton ironique, qu'elle est bienheureuse d'avoir mon approbation, & que je devois bien me défaire pour un moment de mon air de gravité, & que quand on étoit de mauvaise humeur il falloit rester chez soi. Que signifie ce discours dans la bouche d'une fille d'esprit? N'étoit-ce pas déclarer hautement à un homme qu'il déplaît; lui donner tacitement, ou plûtôt intelligiblement l'exclusion, & lui dire de prendre, comme j'ai fait, le parti de se retirer sans dire mot!

SILVIA.

Sont-ce là toutes vos raisons, Monsieur!

Lelio.

LELIO.

En voulez-vous de meilleures, Mademoiselle !

SILVIA.

Oüi ; croyez moi, avant de vous plaindre, allez apprendre les usages du monde ; défaites-vous de vos façons d'aimer gothiques, & sçachez placer vos délicatesses à propos : Vous dites que je vous ai traité autrement que les autres ; que n'aviez-vous, comme eux, des manieres galantes ?

LELIO.

Comme ma conduite n'a jamais été différente de celle des autres, expliquez vous ; je ne suis peut-être pas au fait de ce que les Dames entendent présentement par des manieres galantes.

SILVIA.

Mon discours est-il si équivoque ? On vous parle apparemment un autre jargon dans votre nouvelle Societé, & je voi que vous n'êtes pas fait pour m'entendre : Je vous conseille d'aller rejoindre Madame la Baronne, vous vous entendrez mieux.

ARLEQUIN *à part.*

Ouf ; on va parler de la lettre, & je suis perdu si je ne détourne la conversation . . . . . Monsieur, un

grand malheur qui eſt arrivé.

LELIO.

Et bien.

ARLEQUIN.

Un gros chien en paſſant a flairé le jambon, caſſé une bouteille....

LELIO *en le repouſſant.*

Ce maraut n'eſt fait que pour nous interrompre : veux-tu te retirer.

SILVIA.

C'eſt elle apparemment qui vous a défendu de venir chez moi : elle a eu en vérité grand tort, tant par rapport à vous que par rapport à moi ; car la façon dont vous y étiez ne marquoit pas une intention de me plaire, ni la mienne une intention de lui enlever votre conquête.

LELIO.

Laiſſons-là Madame la Baronne ; à quoi bon la faire entrer dans des diſcours qui n'ont rien de commun avec elle.

SILVIA.

Voyez comme j'ai l'eſprit mal fait ; je croyois qu'elle y avoit plus de part que perſonne.

LELIO.

Défaites-vous de vos préjugez ſur ſon compte : elle n'eſt point de ces

femmes, qui rivales de toutes celles qu'on trouve aimables, ne veulent être maîtresses de personne; elle ne s'embarasse point de ce que font ses amis, & leur laisse une entiere liberté.

SILVIA.

Je ne suis point étonnée, voilà précisément comme il vous faut des femmes. Mais si je ne me trompe, cette entiere liberté, que vous faites sonner si haut, n'est pas une preuve du vif interêt que l'on prend à votre personne.

LELIO.

Par quel hazard ai-je mérité que vous en preniez tant aujourd'hui à ce qui me regarde? Je suis content de ses façons à mon égard, & elles sont telles qu'il les faut pour entretenir long-tems la bonne intelligence qui fait la félicité de la vie.

SILVIA.

Ha! je vous entends; doucement s'il vous plaît, & ne m'injuriez-pas au point de croire que ce que j'en dis est pour troubler votre charmante félicité commune; il faudroit être bien réduite pour lui porter envie: Mais puisque vous en êtes si enchanté, plûtôt que de vous amuser à perdre ici des momens que vous devez à Madame la Ba-

ronne, que n'allez-vous la rejoindre! vous sçavez que je ne cherche point à vous retenir, & c'est par-là que j'ai débuté avec vous.

SCENE V.

PANTALON, MARIO, LELIO, SILVIA, COLOMBINE, ARLEQUIN.

MARIO *à* PANTALON *en sortant de la coulisse.*

VOus sçavez de quelle importance le secret est dans cette affaire, & je compte entierement sur vous.

PANTALON.

Vous pouvez compter sur la parole que je vous ai donnée, & sur ma discretion. *A Lelio.* Je vous croyois, Monsieur, un peu plus de nos amis. Quoi! vous venez chasser jusqu'à notre porte sans nous faire l'honneur d'entrer! je ne vous le pardonnerai jamais, à moins que vous ne veniez présentement chez moi faire le retour de votre chasse. Ma sœur, qui est la Dame du lieu, m'a fort prié de vous en convier, & Monsieur Mario votre ami y a déja consenti, à condition que vous accepteriez le parti.

LELIO.

Je vous estime & honore trop pour

vouloir être brouillé avec vous, & j'accepte les conditions de notre raccommodement, avec d'autant plus de plaisir, qu'il me procurera l'honneur de rendre mes devoirs à toute votre famille. *A Arlequin.* Tu n'as qu'à t'en retourner.

Lelio & Mario offrent en même-tems la main à Silvia : elle refuse celle de Lelio, & prend celle de Mario.

SCENE VI.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN *ramassant son panier, & faisant semblant de s'en aller, retourne la tête vers Colombine.*

VOilà donc comme vous sçavez garder un secret, babillarde fieffée.

COLOMBINE.

Je pense que tu veux aussi te fâcher.

ARLEQUIN.

Et si ta Maîtresse, comme elle a été sur le point de le faire, fût venuë à parler du mariage de la Baronne, où en étois-je ! morbleu j'aime mon Maître de l'humeur dont il étoit aujourd'hui; il l'a joliment houspillée sur la fin, & voilà comme vous voulez être menées, vous autres femelles.

COLOMBINE.

Tu t'y connois, à ce que je voi.

ARLEQUIN.

Vous en vaudriez cent fois mieux, si bien loin de vous gâter, comme nous faisons par nos flateries, nous avions soin de vous relever de tems en tems de sentinelle. Si ces Messieurs, lorsque ta Maîtresse traîne ses paroles en longueur & parle par dessus l'épaule, au lieu de lui dire qu'elle a un air de Reine, lui faisoient entendre qu'elle est ridicule, mon Maître ne se seroit pas offensé de ses airs dédaigneux, & ils n'auroient pas eu querelle ensemble, si quand....

COLOMBINE.

Si... si... admirez ce beau réformateur du genre humain.

ARLEQUIN.

Oüi; c'est que vous êtes toutes bâties de la même maniere, & vous aimez mieux vous entendre louer d'un agrément que vous n'avez pas, que d'une vertu que vous auriez; Et toi toute la premiere, te souviens-tu, quand tous les soirs plantée comme une statuë entre Lépine, la Fleur & Champagne, tu faisois la Déesse, & prenois tant de plaisir à t'entendre dire que tu

étois belle, & que tu répondois à l'un par un ſourire, à l'autre en lui marchand ſur le pied, & au troiſiéme par un air de tête.

COLOMBINE.

Et bien, lequel des trois croyois-tu le veritable favori !

ARLEQUIN.

Lequel! tous les trois peut-être.

COLOMBINE.

En bonne foi, pas un des trois.

ARLEQUIN.

Pardi, tu étois donc une grande ſcélérate, d'amuſer ainſi trois pauvres diables qui s'entremangeoient pour toi le blanc des yeux : tu verras que c'étoit moi qui ne te parlois point, & à qui tu ne diſois jamais mot.

COLOMBINE.

Eh! mais il n'y auroit rien d'impoſſible à cela.

ARLEQUIN.

Ha, ha, ha! Cela eſt fort plaiſant, que nous nous aimions ſans le ſçavoir.

COLOMBINE.

Eſt-ce que tu m'aimois !

ARLEQUIN.

A la rage.

COLOMBINE.

Et que ne parle-tu donc, qu'on te voye.

ARLEQUIN.

C'eſt qu'il y a des gens qui ont l'amour taciturne; ne t'y trompe pas au moins, quoique ce ne ſoit pas le plus joli, c'eſt le meilleur; à préſent que nous avons tout débondé, aſſeyons-nous un peu ſur le gazon, faiſons auſſi notre retour de chaſſe, car en amour il faut un peu de goinferie. Si tu voyois ces Meſſieurs & ces Dames en partie ſecrete; ils ſe diſent de ſi jolies choſes le verre à la main, que je ne ſçai lequel des deux fait plus de plaiſir de boire ou d'aimer.

COLOMBINE.

Je le voudrois bien; mais l'apparition de M. Lelio a mis ma Maîtreſſe de mauvaiſe humeur, & je parie qu'elle m'aura déja appellée plus de vingt fois ſans avoir rien à me dire.

ARLEQUIN.

Colombine, ma mignone, vous me refuſez inhumainement; nous ne boirons qu'un petit coup pas plus grand que cela à votre ſanté.

COLOMBINE.

Oüi, mais un petit coup nous mettra en train, & en attirera un autre, & de petits coups en petits coups nous nous amuſerons, & j'ai affaire.

ARLEQUIN.

Va, va, ils n'ont que faire de toi; ils ſont préſentement à table ou à ſe quereller, ma foi je crois, qu'ils ſont comme nous étions, ils s'aiment ſans le ſçavoir.

COLOMBINE.

O! je ſuis perſuadée que ſans la Baronne ils ſe racommoderoient.

ARLEQUIN.

Il faudroit pour cela qu'ils euſſent eu le tems de ſe bien quereller deux ou trois fois à leur aiſe.

COLOMBINE.

Oüi; mais en attendant, comment ferons nous pour nous voir!

ARLEQUIN.

Tiens, cet endroit eſt fort commode, je m'y rendrai ſouvent; ô le bon petit cœur! bois donc un petit coup, ma petite poule, mon amour.

COLOMBINE.

Adieu, adieu, voilà ton Maître; détalons vîte: quelle mine il a!

Arlequin & Colombine ſortent chacun de leur côté.

SCENE VII.

LELIO.

MOrbleu ! j'enrage, j'étouffe ; mais je ne voudrois pas pour toutes les fortunes du monde ignorer ce que je viens de voir, & je suis content comme un Roi. Me voilà détrompé, gueri & vengé ; oüi, guéri, guéri & vengé. J'étois un bon enfant & une vaillante dupe, de me consoler de n'être point aimé de Silvia, par la seule opinion qu'elle n'avoit de penchant pour qui que ce soit : non contente d'avoir donné à Mario la préference sur moi, elle lui a fait cent agaceries, qui étoient pour moi autant de coups de poignard, j'étouffois, je n'en pouvois plus ; mais heureusement j'ai été assez maître de ma contenance pour qu'elle n'ait pas pû jouir de mon dépit. Je ne crois pas que de la vie on me revoye ici.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PANTALON, *à un Laquais en entrant.*

QU'on mette les Chevaux au Caroſſe, je veux aller voir Madame la Baronne ... Un Auteur moderne prétend fort excellemment, que faire confidence de ſes ſecrets à un ami, n'eſt autre choſe que de penſer tout haut, & que dans un Etat bien policé, les Loix devroient décerner des peines contre ceux qui ſont aſſez indignes pour réveler les ſecrets qu'on verſe dans leur ſein : c'eſt mon avis ; il penſe comme moi ; & ſi j'étois à la tête d'une Cour Souveraine, je n'aurois ni repos ni patience qu'on n'eût fait un Réglement à ce ſujet. Le plus grand défaut d'un homme, eſt d'avoir un eſtomac froid qui ne peut rien garder. Par exemple ; Monſieur Mario a beſoin d'un témoin pour aſſiſter à ſon mariage : & connoiſſant ma probité & ma diſcrétion, il me choiſit con-

jointement avec M. Lelio ſon meilleur ami ; il me fait confidence des raiſons qu'il a pour tenir ce mariage ſecret. Si j'étois aſſez lâche pour en réveler la moindre choſe à ame vivante, il n'y auroit pas de ſupplice aſſez rigoureux pour m'en punir, & je m'égorgerois moi-même ; auſſi ne l'ai-je dit qu'à ma ſœur, qui eſt un autre moi-même, & qui ne m'auroit point donné de ceſſe juſqu'à ce que je lui euſſe avoüé pourquoi M. Mario m'étoit venu chercher ! car elle eſt ſi curieuſe, ſi curieuſe, qu'il n'y a pas moyen de tenir rien de ſecret avec elle.

SCENE II.

SILVIA, PANTALON.

SILVIA.

ON dit, mon Pere, que vous allez voir Madame la Baronne.

PANTALON.

Oüi, ma fille, voudriez-vous y venir avec moi !

SILVIA.

Bien-loin de cela, mon pere, je croi qu'ayant avec vous des Dames, c'eſt à Madame la Baronne, qui eſt la derniere arrivée en ce Pays, à vous faire la pre-

miere visite : il me semble que cela est dans les régles.

PANTALON.

Voilà encore une des choses sur lesquelles, si j'avois du crédit dans la République, je voudrois un Réglement qui bannît ce maudit cérémonial des Dames, qui met le trouble dans toutes les societez, & cause, tant dans les grosses maisons, que parmi les familles bourgeoises, des inimitiez irréconciliables. N'est-ce pas une impertinence, qu'un siége placé ici ou là, à bras ou sans bras, mette la brouillerie entre des gens qui auroient du plaisir à se voir !

SILVIA.

Mais, mon Pere, en attendant que cette réforme soit établie. . . . .

PANTALON.

O ! je vous dis qu'il faut absolument que j'aille voir Madame la Baronne avec qui j'ai une affaire de la derniere importance. Est-il nécessaire que je vous dise que je vais servir de témoin à son mariage . . . Qu'il ne vous arrive pas, au moins, d'en ouvrir la bouche ; car j'ai promis le secret, & j'aimerois mieux mourir que d'y manquer.

SILVIA.

Permettez-moi de vous dire qu'on vous fait joüer un assez vilain personnage, & qu'une pareille confidence est capable de vous embarquer par la suite dans de fâcheuses affaires.

PANTALON.

Effectivement il y a quelque chose là dedans qui choque ; mais si je me rétracte, que diront Messieurs Lelio & Mario, à qui j'ai donné ma parole ! quand un homme d'honneur & de bien comme moi l'a une fois donnée, il faut qu'il l'a tienne, vit-il la mort devant lui. Adieu je m'en vais, car on m'attend.

SILVIA.

Mon pere, un moment.

PANTALON.

Il n'y a pas un moment à perdre. *Il s'en va, & en se retournant :* au moins ne parlez pas de ce que je viens de vous dire.

SCENE III.

SILVIA.

NE suis-je pas bien malheureuse ! dans le nombre d'hommes qui venoient chez moi, qui me trouvoient ai-

mable, & me le disoient, il n'y en a qu'un pour qui j'aye du goût, & justement cet un, a un engagement ailleurs; & pendant que pour l'oublier je cherche la solitude, ma fatale étoile l'y conduit pour me rendre témoin de sa passion pour une autre, & la mienne se déclare & augmente lorsqu'elle devroit s'éteindre. Ne suis-je pas bien malheureuse! que je me sçais bon gré présentement d'avoir sçû jusqu'ici conserver assez de fierté pour le payer de son ingratitude.

SCENE IV.

COLOMBINE, SILVIA.

COLOMBINE.

MAdemoiselle... Mademoiselle.

SILVIA.

Et bien, Mademoiselle .... Comment, il ne me sera pas permis d'être un moment seule! Qu'y a-t-il?

COLOMBINE.

Je venois sçavoir qu'elle Robbe vous vouliez mettre ce soir pour aller à cette fête.

SILVIA.

La blanche.

COLOMBINE.

Cela suffit.

SILVIA.

Allez, allez, il n'est pas besoin de la tirer, car j'ai résolu de n'y point aller.

COLOMBINE.

Vous avez cependant promis.

SILVIA.

Oüi, j'ai promis; mais je n'irai pas. Il faut bien que quelqu'un fasse ici compagnie à ma tante, & je ne la laisserai pas seule,

COLOMBINE.

Vous avez raison.

SILVIA.

Elle feroit fâchée qu'il y eût au monde une fille plus bête qu'elle : il faut tout lui dire; elle ne sçauroit rien faire d'elle même. Allez vous-en; vous me déplaisez... Attendez; tirez-moi tout ce que j'ai de plus beau en habit, garnitures & bijoux. Elle y viendra cette Baronne. Dieu sçait comme elle sera sous les armes, & je veux voir si je ne vaut pas autant qu'elle. Colombine, avoüe la vérité ; tu me trouve bien extravagante, & je la suis en effet. Je suis un enfant qui cherche à me tromper moi-même, & je n'y puis réüssir. Je sens trop tard, que par mes mauvais

procedez

procedez je perds un homme qui auroit pû m'aimer, & pour qui je ne les avois, que parce qu'il ne se livroit à moi que comme un ami ordinaire.

COLOMBINE.

Mais la chose est-elle absolument sans remede, & ce mariage doit-il se faire précisément aujourd'hui; en êtes-vous bien certaine?

SILVIA.

Colombine, ma chere enfant, je ne la suis que trop, mon pere ne m'en a pas fait un mystere; il n'est parti d'ici que pour en être témoin; telle chose que j'aye faite, il ne m'a pas été possible de l'arrêter, & cette précipitation ne se rapporte que trop avec la maudite Lettre que ma curiosité t'a arrachée tantôt.

COLOMBINE.

Si les choses n'étoient pas si avancées, je ne croirois pas impossible de le rompre, ce beau mariage; car, ou je me trompe bien, ou M. Lelio, malgré sa tranquillité naturelle ou affectée, a le cœur pris ailleurs.

SILVIA.

O! je suis persuadée qu'il ne l'aime pas, & que le seul intérêt la lui fait épouser: ils seront malheureux ensem-

ble, & j'en ferai ravie. Que j'aurai de plaisir ! mais quelle est donc cette autre beauté que tu crois qu'il aime ?

COLOMBINE.

Vous, Mademoiselle.

SILVIA.

Moi ! tu es folle ; il me l'auroit peut-être fait entendre, pendant tout le tems qu'il est venu chez moi.

COLOMBINE.

Tenez, Mademoiselle, on a beau être sur ses gardes, il ne se peut que l'air du visage ne trahisse nos secrets. J'ai remarqué dans la phisionomie de M. Lelio des mouvemens qui lui sont échappez, & qui marquent une passion pour vous cent fois plus forte que le penchant que vous avez pour lui. Aussi vous avez toûjours eu avec lui des manieres si hautaines.

SILVIA.

Ma pauvre Colombine, si je le croyois, nous irions tout à l'heure le trouver. Va-t-en vîte faire mettre les Chevaux au Carosse .... Mais il n'est plus tems.

COLOMBINE.

J'apperçois Arlequin ; il nous apprendra peut-être des nouvelles.

SILVIA.

Appelle-le.

SCENE V.

ARLEQUIN, COLOMBINE, SILVIA.

COLOMBINE.

ARlequin, que viens-tu chercher ici ?

ARLEQUIN.

Monſieur Pantalon, pour le prier de la part de Madame la Baronne & de ces Meſſieurs de ſe hâter un peu, parce qu'on n'attend plus que lui pour finir ce qu'il ſçait.

COLOMBINE.

Si tu ne venois que pour cela, tu n'as qu'à t'en retourner; car M. Pantalon eſt parti il y a déja long-tems.

ARLEQUIN.

J'ai auſſi ordre d'attendre ici mon Maître, qui avoit, diſoit-il, impatience que cette cérémonie fût finie pour venir voir Mademoiſelle, à qui il avoit à parler.

SILVIA.

C'eſt apparemment pour me braver, Colombine : je me retire dans ma chambre; & ſi par hazard M. Lelio demandoit à me parler, vous n'avez qu'à le renvoyer, lui dire que je n'y ſuis point

pour lui, que je n'ai, ni ne veux avoir d'affaire avec lui ; & que pour éviter dorênavant toute rencontre, j'irai si loin, si loin, que je n'entendrai plus parler de lui. Faites-lui bien sentir tout cela au moins .... *Elle s'en va & revient.* Colombine, écoutez, renvoyez-le sans le renvoyer.

COLOMBINE.

Si Mademoiselle vouloit s'expliquer davantage.

SILVIA.

Ah, que vous êtes bête ! oüi, renvoyez-le sans le renvoyer ; est-ce que cela ne s'entend pas ! & sans faire semblant de rien, faites-le parler à moi malgré moi. Je ne lui ai pas bien dit tout ce que j'ai sur le cœur.

SCENE VI.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

COLOMBINE.

AS-tu bien entendu ce qu'elle vient de dire, qu'elle iroit si loin, si loin.

ARLEQUIN.

Pardi je ne suis pas sourd.

COLOMBINE.

Voilà donc nos amours au berniquet !

ARLEQUIN.

Et pourquoi ! Parce que nos Maîtres ſont brouillez, s'enſuit-il que nous devions l'être auſſi !

COLOMBINE.

Non; mais il s'enſuit que nous ne nous verrons plus, & je n'aime pas à faire l'amour de ſi loin. Ne voudrois-tu pas que pour tes beaux yeux je quittaſſe ma Maîtreſſe ! cela ſeroit bon ſi nous étions en état de nous établir : mais tu n'es riche qu'en appétit; pour moi, tout mon bien ne conſiſte qu'en déſirs, & on ne fait pas rouler un mariage avec rien ; ainſi il faut par force que nous reſtions l'un & l'autre en condition, dont j'enrage aſſez; car je t'aime, & notre ſéparation me va coûter bien des larmes.

ARLEQUIN.

Ma chere Colombine, ne pleures donc pas, car tu me feras pleurer auſſi. De quoi nos Maîtres s'aviſent-ils de ſe quereller, quand il n'eſt plus tems. Voilà bien les penons de femmes ! elles ne commencent préciſément à prendre du goût pour un homme, qu'après avoir donné le tems à ſa paſſion de s'uſer. O ! plûtôt que de t'abandonner, je vais demander mon congé, & je te ſui-

vrai par tout, fût-ce par-delà les Antipodes. Mon petit cœur, si tu sçavois combien je t'aime . . . . . Crois-tu que j'aye assez de courage pour demander mon congé à mon Maître? car je l'aime bien, mais je t'aime encore davantage, & je ne balance point.

SCENE VII.

LELIO, COLOMBINE, ARLEQUIN.

LELIO, *d'un air rêveur.*

AH! bon jour, Colombine.

COLOMBINE.

Hé! Monsieur, comme vous voilà essoufflé.

LELIO.

C'est que j'ai marché avec action: fais moi, je t'en prie, parler à ta Maîtresse.

COLOMBINE.

Monsieur, elle n'y est pas.

ARLEQUIN.

Monsieur, elle y est.

COLOMBINE.

Oüi, elle y est, mais elle n'y est pas pour Monsieur.

LELIO.

Allons, Colombine, finiſſons ce badinage; car je n'ai ni envie de rire, ni de tems à perdre.

COLOMBINE.

Je ne badine point, j'ai ordre de ma Maîtreſſe de vous dire, tout autant de fois que vous viendrez ici, qu'il n'y a perſonne.

LELIO.

Ah! parſambleu, tu me mets au comble de la joie, & cela m'épargnera la peine de venir dans un endroit où la ſimple politeſſe m'attiroit. Adieu. *Il s'en va & revient.* Il n'y a donc pas abſolument moyen de la voir.

COLOMBINE.

Encore, une fois, je vous dis que non.

LELIO.

Je m'en vais... Je m'en vais... & j'en fais ſerment. Je veux mourir ſi on me voit remettre les pieds aux environs d'ici. Adieu.

COLOMBINE, *courant après lui.*

Monſieur, Monſieur; mais ſi vous vouliez attendre un moment, j'irois lui lui parler, & peut être.....

LELIO.

Ah, parſambleu, celui-là n'eſt pas

mauvais ! c'est-à-dire, que tu voudrois que je dûsse à ta Rhétorique la faveur suprême de la voir... Non, Colombine, laisse-moi aller.

COLOMBINE.

Restez encore un instant, vous dis-je.

LELIO.

Que je reste moi, après un ordre comme celui qu'on t'a donné, il faudroit que je fusse un grand lâche : je ne te demande qu'une grace, c'est qu'elle ne sçache pas que je suis venu.

COLOMBINE.

Tenez, Monsieur, la voilà, ne vous fâchez pas, parlez-lui.

SCENE VIII.

SILVIA, LELIO, COLOMBINE, ARLEQUIN.

SILVIA.

JE vois, Monsieur, ce qui vous fâche, on vous a rendu compte apparemment de l'ordre que j'avois donné, en cas que vous vinssiez.

LELIO, *en se racommodant & affectant un air serain.*

Oüi, Mademoiselle ; mais bien-loin de me fâcher, j'en plaisantois avec Colombine, à qui je disois que vous ne pouviez

pouviez dans les dispositions où je me trouve, me rendre un meilleur office.

COLOMBINE.

Monsieur, comment faites-vous quand vous vous fâchez?

LELIO.

Comme il me plaît.

SILVIA.

Je suis ravie que vous m'assuriez que cela ne vous a fait nulle peine.

LELIO.

Nulle, en verité Mademoiselle : il a été un tems où j'aurois pû m'offenser d'un pareil refus, mais aujourd'hui je lui dois trop, il me sauve les reproches d'une scrupuleuse délicatesse...

SILVIA.

Et vous fournit encore l'occasion de faire l'éloge de cette prétenduë délicatesse. Vous ne comptiez pas, je crois, en faire la matiere de votre entretien avec moi; mais peut-on sçavoir quel sujet vous amenoit vers moi?

LELIO.

Le hazard, qui en passant m'a fait rencontrer votre Femme de Chambre, & m'a donné occasion de demander si vous êtiez visible.

SILVIA.

Le hazard! Arlequin, pourquoi nous

avez-vous donc dit que Monſieur devoit venir me parler?

ARLEQUIN.

Monſieur; j'ai tout dit.

LELIO.

Et bien, Mademoiſelle, puiſque vous voulez ſçavoir ce qui m'amene, c'eſt un eſprit de reconnoiſſance. Je venois m'acquitter des remerciemens que je vous dois pour les complimens que vous m'avez faits au ſujet de Madame la Baronne, & vous faire en même-tems les miens ſur le voiſinage de M. Mario, qui ne m'a pas paru vous être indifférent.

SILVIA.

Monſieur Mario eſt un Cavalier des plus accomplis.

LELIO.

Et des plus heureux.

SILVIA.

C'eſt ce que j'ignore; mais s'il ne l'eſt pas, il mérite de l'être.

LELIO.

Que lui faut-il davantage! Les cruelles de profeſſion font avec lui les avances.

SILVIA.

Je n'entends pas trop ce diſcours; mais le ton me fait comprendre qu'il

doit signifier de jolies choses.

LELIO.

En bonne foi, croyez-vous que personne ne vous devine ? La préférence que tantôt vous lui avez donné sur moi, votre conversation qui ne s'adressoit qu'à lui, vos yeux qui sembloient éviter tout le monde, pour ne s'attacher que sur lui, ne parlent que trop, & en voulant en faire un mystere, vous êtes la dupe de vous-même, je souhaite que vous ne la soyez pas des autres.

SILVIA.

Ah ! je vous entends présentement ; c'est-à-dire, que sur quelques civilitez que j'ai faites à Monsieur Mario ....

LELIO.

Des civilitez ! en parlant d'un homme qu'on accable de caresses.

SILVIA.

Hé bien, Monsieur, je suppose que je l'aime, que vous importe ? Etes-vous mon Tuteur, & n'étes-vous venu ici que pour me faire querelle à ce sujet ? Je vous croyois occupé de soins plus importans.

LELIO.

Et je le suis en effet. Vous voyez mon trouble, je cherche & je crains avec vous une explication sur mon compte.

SILVIA.

Et moi je n'en veux point avoir.

LELIO.

Il me la faut, puisque j'ai le bonheur ou le malheur de vous voir pour la derniere fois par les mesures que votre haine pour moi vous a fait prendre.

SILVIA.

Ma haine ! vous n'en êtes pas digne.

LELIO.

Je le veux croire ; mais de grace accordez-moi encore un instant.

SCENE IX.

PANTALON, SILVIA, LELIO, ARLEQUIN, COLOMBINE.

PANTALON *à* SILVIA, *qu'il oblige de rentrer.*

OU allez-vous ? Parce que je viens, faut-il vous retirer & quitter incivilement la Compagnie . . . Mais si je ne me trompe, il y a eu quelque dispute entre vous.

LELIO.

Non, Monsieur, en aucune façon.

PANTALON.

Cela ne me surprendroit pas ; car, depuis quatre mois qu'il a plû à Mademoiselle de se venir planter ici, sous

prétexte de rétablir ſa ſanté, qui eſt auſſi bonne que la mienne, nous ſomme tous, tant Maître que Valets, les martyrs de ſa mauvaiſe humeur. *A Lelio.* Je ne fais que quitter votre Baronne ; ô quelle charmante perſonne ! ô quelle charmante perſonne ! quelles graces ! que d'eſprit ! j'en ſuis enchanté. Je ne pouvois me réſoudre à me ſéparer d'elle, & je crois que j'y ſerois encore, ſi elle ne m'avoit dit qu'elle viendroit ce ſoir nous voir. *A Silvia.* Préparez-vous à la recevoir comme elle le mérite. Ah ! Monſieur Lelio, que vous êtes heureux d'avoir une auſſi aimable ſocieté ! quel aſſemblage de perfections ! je ne pouvois me laſſer de l'admirer.

SILVIA.

Il faut en effet, mon pere, ſuivant votre entouſiaſme que vous l'ayez bien conſiderée. Qu'a-t'elle donc de ſi raviſſant ? ſont-ce ſes traits ?

PANTALON.

Pour ſes traits, je ne ſçaurois trop vous en rendre raiſon. Les femmes d'apréſent ont trouvé le ſecret de les déguiſer ſi bien qu'il eſt impoſſible de les diſtinguer. C'eſt pourtant la mode la plus équitable qu'elles ayent encore in-

ventée, parce qu'elle doit éteindre entr'elles tout principe de jalousie, en ce qu'elle met les belles & les laides au même niveau; & ce n'est qu'une couche de pinceau de plus ou de moins qui fait la différence des unes aux autres.

SILVIA.

Mon pere, vous ne prenez pas garde qu'en confondant Madame la Baronne avec le reste des femmes, vous offensez indirectement Monsieur, qui, s'il vouloit, pourroit nous faire un détail plus exact de ses perfections; & à en juger par un léger crayon, qu'il a bien voulu nous en faire, elle est fort au-dessus des autres par sa beauté, ses graces, & les charmes de sa conversation.

LELIO.

Mademoiselle se divertit moins aux dépens de la Dame, que de son panegeriste.

PANTALON.

Oh! pour sa conversation, elle est enchantée. Quel feu d'imagination! quelle légereté d'esprit! quelle nouveauté dans ses expressions! *A Lelio.* Vous étiez présent lorsqu'en l'abordant je lui ai débité si joliment la fleurette, car c'est l'usage présentement, jeunes & vieillards le font, quoique cela ne

convienne pas trop aux derniers ; mais c'eſt la mode , il faut la ſuivre. Sur ce que je lui faiſois entendre que ſi un vieillard amoureux n'étoit pas une eſpece de difformité dans la nature , je ne ferois pas de difficulté de me déclarer hautement ſon adorateur. Elle m'a répondu que ſouvent l'Automne étoit plus beau que le Printems.

SILVIA.

Oh que cela eſt beau ! & toute votre converſation a-t-elle été de la même force ? Elle eſt certainement digne de ſes admirateurs.

PANTALON.

Taiſez-vous, Mademoiſelle la mauvaiſe plaiſante ; quand nous voudrons juger du mérite d'une femme, nous n'en appellerons pas une autre. Mais avec votre permiſſion, il faut que je vous quitte pour aller donner chez moi les ordres néceſſaires pour la réception de Madame la Baronne ; car il n'y a rien de bien fait, ſi je ne m'en mêle.

SILVIA, *faiſant ſemblant de ſortir.*

Mon pere , je vous épargnerai ce ſoin.

PANTALON.

Non, faites ici compagnie à Monſieur qui y attendra la ſienne.

SILVIA.

Mon pere, je ſuis un peu indiſpoſée.

PANTALON.

Les femmes ſont toûjours indiſpoſées, quand il s'agit de recevoir d'autres femmes.

SCENE X.

SILVIA, LELIO, COLOMBINE, ARLEQUIN.

LELIO, *retenant* SILVIA.

ARrêtez, belle Silvia.

SILVIA, *voulant s'en aller, heurte contre Colombine.*

Voyez cette étourdie, il faut qu'elle ſe trouve toûjours ſous mes pas.

LELIO.

Adorable Silvia, daignez par pitié, pour premiere & derniere faveur, écouter un Amant que vos rigueurs réduiſent au déſeſpoir.

SILVIA.

Ah pour la nouveauté du langage, j'ai quaſi envie de reſter.

LELIO.

Joüiſſez, puiſqu'il n'y a que ce ſeul moyen de vous retenir, du plaiſir ſecret que vous avez à tourmenter un mal-

heureux qui malgré vos mépris, votre haine, n'a pas le courage de vaincre une passion qui le tyrannise, qui me force à vous faire l'aveu d'une foiblesse dont vous riez, & qui me va rendre à vos yeux encore plus méprisable que je ne l'étois.

SILVIA.

Vous vous répetez sans doute pour quand vous serez auprès de quelqu'autre. Vous réüssirez, je vous le promets, il n'y a personne qui ne s'y trompe, & ne vous croye véritablement amoureux.

LELIO

Cruelle ! vous ne le connoissez que trop. Tout vous le dit, mes soins, mes assiduitez, ma complaisance, mon absence, mon trouble, mon silence. Et ce qui dans un autre auroit mérité votre estime, a produit avec moi un effet tout contraire, il n'a servi qu'à vous donner de plus fortes armes contre un objet qui vous est naturellement odieux. En faut-il d'autres preuves que l'air dédaigneux, outrageant avec lequel vous m'écoutez dans l'instant même que je vous entretiens de l'amour le plus sincere & le plus tendre. Belle Silvia ; rentrez en vous-même, faites-lui justice à cet amour ; est-ce-là le traitement

qu'il mérite... Je le vois, vous triomphez malignement de mon peu de raison, mon égarement vous fait pitié, mon discours vous fatigue : vous avez raison, j'en sens moi-même tout le ridicule; mais comme par une opposition de caracteres que nous ne nous sommes pas faits, je ne suis pas plus le maître de ne vous point aimer, que vous de ne me point haïr, souffrez qu'avant de nous quitter pour toûjours, je vous jure que tel traitement que vous m'aïez fait, & me fassiez encore, vous ne pouvez m'empêcher de vous aimer. Je suis à vous malgré vous, malgré moi, mon étoile m'a fait votre adorateur : vous pouvez me maltraiter, mais je vous deffie de m'ôter le plaisir que je trouve même à souffrir.

SILVIA.

Est-ce-là tout, Monsieur?

LELIO.

Belle Silvia, cruelle Silvia, peut-on en dire davantage?

SILVIA.

J'ai en verité grand tort de ne pas répondre à de pareils sentimens! Je m'étois figuré que quoique tiéde vous pouviez être honnête homme, je me suis trompée, vous êtes un traître, un scé-

ferat, un perfide, un monstre, avec lequel j'aurois honte d'avoir la moindre communication. *Elle lui jette la Lettre à la tête.* Tenez, en voilà la preuve.... Ah du secours, Colombine, je me trouve mal....

COLOMBINE, *à Lelio.*

Monsieur, éloignez-vous d'ici. Vous nous embarrassez plus que vous ne faites de bien. Arlequin, aide moi à ramener Mademoiselle.

ARLEQUIN.

Voilà tout ce que je craignois, & je suis un homme mort.

SCENE XI.

LELIO.

Est-ce bien moi... *Il prend la Lettre.* Je suis un traitre, un scélerat, un monstre, & en voilà la preuve. Cette lettre est d'un ami qui m'invite à sa nôce, & me prie de lui faire les emplettes dont il a besoin pour son mariage, quel rapport peut-elle avoir avec les reproches injurieux dont Silvia m'a acblé! Il ne se peut qu'il n'y ait là-dessous quelque mystere caché que je ne débroüille pas, ou bien Silvia est folle

de me faire à ſon occaſion une pareille algarade. Encore ſi c'étoit le billet de quelque femme, je lui pardonnerois d'en prendre ombrage, & de me le jetter à la tête comme une preuve de perfidie. Il y auroit à cela du moins quelqu'apparence de raiſon. Mais faire tant de vacarme pour une lettre d'un homme à un autre, avec une lettre indifférente qui ne ſignifie rien; il faut néceſſairement qu'il y ait du mal entendu, & que dans ſa colere elle ſe ſoit trompée en prenant un papier pour un autre, qu'on lui a peut-être écrit contre moi. Que ſçait-on! Il y a tant de ces ames noires de ces écrivains anonymes, dont toute l'occupation & le plaiſir, eſt de porter des coups ſecrets.... Il faut abſolument que je m'en éclairciſſe, & il n'y a que Colombine qui puiſſe m'expliquer cette énigme...N'eſt-ce point auſſi parce que je me mêle du mariage de Mario qu'elle aime... Mais par quel hazard ce billet ſe trouve-t-il entre les mains de Silvia! Tôt ou tard je le ſçaurai, & malheur à quiconque s'en trouvera l'auteur.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LELIO.

DE tous mes Domestiques je ne puis soupçonner qu'Arlequin capable d'avoir pris cette lettre, & de l'avoir donnée avec quelques autres à Silvia ; & si c'est lui, il peut compter que je l'assommerai,

SCENE II.

LELIO, ARLEQUIN *en passant.*

LELIO.

AH te voilà fort à propos !

ARLEQUIN.

Monsieur, je suis un peu pressé ; je vais faire une commission que M. Pantalon m'a donnée.

LELIO.

Tu la feras après, viens-ça maraut ;

Par quelle avanture ce papier ſe trouve-t-il aujourd'hui entre les mains de Mademoiſelle Silvia ? Ce n'eſt que par ton moyen qu'elle a pû l'avoir.

ARLEQUIN.

Ce papier !

LELIO.

Oüi, ce papier. Tu fais l'ignorant, mais prends garde à ce que tu me diras ; car ſi tu mens d'un mot, tu peus compter que tu es un homme mort.

ARLEQUIN.

Vous ſçavez bien qu'un papier blanc ou noir, c'eſt tout un pour moi, car je ne ſçais ni lire ni écrire.

LELIO.

Je ne te demande point ; s'il eſt à ton uſage, je te demande qui a pu l'apporter ici !

ARLEQUIN.

Monſieur Pantalon m'a ordonné d'aller vîte.

LELIO.

Tu iras, mais je veux ſçavoir avant ; qui a pû apporter ici cette lettre.

ARLEQUIN.

Je n'en ſçais rien ; à qui s'adreſſe-t-elle !

LELIO.

A moi.

ARLEQUIN.

Et bien, c'est donc vous.

LELIO.

Ce n'est pas moi; car je suis certain de l'avoir laissé sur ma table.

ARLEQUIN.

Il faut donc que ce soit le diable; & ce ne peut être que lui, à tout le tapage qu'il a déjà causé entre vous & Mademoiselle Silvia, sans celui qu'il fera peut-être encore entre vous & moi. Ce qu'il y a de certain, c'est que je ne l'ai pas donné à Mademoiselle Silvia, & j'en ferois serment.

LELIO.

Tu as donc pendant mon absence laissé entrer quelqu'un dans mon cabinet qui l'aura pris, & c'est encore pis.

ARLEQUIN.

Non, Monsieur, je vous le jure.

LELIO.

Ce billet ne s'est pourtant pas transporté ici de lui-même. Ce n'est pas pour la conséquence dont il est; je n'aurois pas d'inquiétude, si je croyois qu'on n'eût pris que celui-là; mais il y en avoit d'autres auprès.

ARLEQUIN.

Oh je vous proteste qu'il n'en manque point d'autres.

LELIO.

Belitre que tu es, quelle certitude en as tu! Et moi je juge qu'il faut nécessairement que l'on en ait pris d'autres.

ARLEQUIN.

Et vous jugez mal, car je sçai à n'en pouvoir douter qu'on n'a pris que celui-là.

LELIO.

Tu sçais donc qui l'a pris.

ARLEQUIN.

Assurément, c'est moi pour...

LELIO.

Voilà justement ce que je voulois sçavoir. C'est donc ainsi maître fripon que vous m'avez menti!

ARLEQUIN.

Oh que je suis bête!

LELIO *tire l'épée.*

Il faut tout à l'heure que je te passe mon épée au travers du corps, si tu n'avouë ce que tu as fait des autres, & où tu les as mis.

ARLEQUIN.

Misericorde!

LELIO.

Il n'y a point de miséricorde.

ARLEQUIN.

Miséricorde, au secours, à l'aide, on me

me tuë, on m'aſſaſſine ! Monſieur Pantalon, Mademoiſellelle Silvia, Colombine, au ſecours, au ſecours, je ſuis mort.

SCENE III.

PANTALON, LELIO, ARLEQUIN;

PANTALON.

GRace, grace, à ce pauvre malheureux.

LELIO.

Il eſt bien heureux que vous veniez interceder pour lui. Si vous ſçaviez ce qu'il m'a fait, vous m'exciteriez le premier à le châtier.

ARLEQUIN.

Monſieur, j'allois faire la commiſſion que vous m'avez donnée, & mon maître m'en a empêché, parce que. . . .

LELIO.

Tai toi, coquin, & va-t'en faire ce que Monſieur t'a commandé.

PANTALON.

Apprenez mon ami qu'un domeſtique doit toûjours ſe taire quand ſon maître parle.

SCENE IV.

COLOMBINE, *une garniture à la main.* ARLEQUIN, PANTALON, LELIO.

PANTALON.

Que vient faire ici cette curieuse ?

COLOMBINE.

Sçavoir de la part de ma Maitresse ce que signifie tout le vacarme que l'on entend.

PANTALON.

Vous lui direz qu'elle feroit bien mieux de s'habiller promptement, & de venir ici, plûtôt que d'être quatre heures à sa toilette, demandez-moi à quoi faire ; allez, marchez.......*A Lelio*, que vous a donc fait ce pauvre Arlequin ?

COLOMBINE.

Et que dirai-je à ma Maîtresse ?

PANTALON.

Vous lui direz que c'est un valet insolent que l'on châtie avec justice.

COLOMBINE.

Belle réponse !

SCENE V.

PANTALON, LELIO, ARLEQUIN;

LELIO.

IMaginez-vous que je ne lui recommande autre chose que de ne point toucher ni déranger mes papiers, & ce fripon a la méchanceté ou la bêtise d'en prendre un sur ma table qui est de conséquence.

ARLEQUIN.

Vous disiez tout à l'heure qu'il ne servoit à rien.

LELIO.

Veux-tu te retirer pendart, & aller faire ce que Monsieur t'a-dit.

SCENE VI.

PANTALON, LELIO.

PANTALON.

IL ne méritoit pas moins que le châtiment que vous avez voulu lui faire; mais vous avez encore plus de tort que lui, de l'avoir mis dans l'occasion de prendre vos papiers en les laissant à sa discrétion. Est-il possible qu'un hom-

me d'expérience comme vous, ignore qu'il n'y a point au monde d'animaux plus curieux que les Valets ? J'ai une maxime excellente par rapport à eux ; je dis tout, & lis tous mes papiers en leur présence, après quoi je les enferme bien soigneusement. Par là je trouve le secret de leur ôter toute curiosité, & le moyen de fouiller dans mes papiers. Il n'y a que les nouvelles publiques dont je ne parle jamais devant eux, parce que je ne veux point qu'on aille dire dans le monde, Monsieur Pantalon est un bavard qui a dit ceci, qui a dit cela. Avoüez donc, Monsieur Lelio, qu'avec le genie que Dieu m'a donné, j'étois fait pour remplir les postes les plus importans de l'Etat.

LELIO.

Cela est sans difficulté.

PANTALON.

Et il ne m'a manqué que cette ardeur des gens attachez à la Cour, & d'être un peu connu pour avoir part aux affaires publiques, & certainement je les aurois bien menées. Car entre nous, ce n'est pas la mer à boire, avec quelques memoires, que j'aurois tirez du tiers & du quart, que j'aurois fait passer & donné au Prince comme venans de mon

estoc, un air grave & chagrin, il n'y a personne qui ne m'eût pris pour le plus habile homme du monde.

LELIO.

Ce n'est pas assez présumer de votre sçavoir.

PANTALON.

Je voudois que vous me vissiez quelque fois dans ces caffez differer sur les matieres de politique les plus arduës ; j'y fais l'admiration de tous les beaux esprits qui y sont.

LELIO *en baillant.*

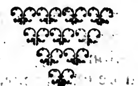
Vous m'aviez dit, ce me semble, que vous aviez affaire chez vous.

PANTALON.

Cela est vrai, & je vous quitte ; mais je suis à vous dans un moment.

LELIO.

Oh ! Ne vous genez pas, prenez tout le tems dont vous avez besoin. Peut-on avoir la patience de soutenir un pareil entretien ? J'aimerois mieux encore essuyer les injures de la fille, que la conversation du pere.



SCENE VII.

ARLEQUIN *qui entre pendant que Pantalon sort & veut s'enfuir.* LELIO.

LELIO.

Viens-ça toi, aproche; hé bien à qui parle-je donc?

ARLEQUIN.

A un homme qui n'a pas envie de se faire tuer sitôt.

LELIO.

Je ne te tuerai point, & je t'ai pardonné.

ARLEQUIN.

Quelque sot qui s'y fie.

LELIO.

Approche, te dis-je; veux-tu que j'aille te chercher!

ARLEQUIN.

Vous m'irez encore parler de cette maudite lettre.

LELIO.

Voilà qui est fini, je ne t'en parlerai plus.

ARLEQUIN.

Jettez donc votre épée à cent pas delà. Tenez, Monsieur, je ne suis pas encore revenu de ma frayeur.

LELIO.

Viens-ça encore une fois, & ne crains rien.

ARLEQUIN.

J'ai l'oreille merveilleuse ; j'entends parfaitement de loin. *Il approche en tremblant.* Usez-en donc modestement.

LELIO.

Ecoute, tu as la liberté de voir Colombine quand tu veux, & Silvia ne le trouve point étrange.

ARLEQUIN.

Oüi, Monsieur, j'ai dans cette Maison la même liberté que le chat & le chien, je vas & je viens en bas en haut, du haut en bas, sans que qui ce soit me dise mot.

LELIO.

Va-t'en voir si Colombine n'est point occupée autour de sa Maîtresse, & si elle ne l'est pas, dis-lui que je souhaiterois lui parler, & que je l'attends ; mais sur-tout prends bien garde que Silvia s'en apperçoive.

ARLEQUIN.

J'y vais. Aussi bien faut-il que je rende réponse à M. Pantalon.

LELIO.

Ecoute, si M. Pantalon te demande si je suis encore ici, tu lui diras que non.

ARLEQUIN.

Mais si par hazard Colombine étoit occupée après le tignon de sa Maitresse; car en ce cas elle en a au moins pour quatre heures; attendriez-vous tout ce tems?

LELIO.

J'attendrai plûtôt jusqu'à demain; je veux pendant que j'y suis en avoir le cœur net.

ARLEQUIN.

Monsieur, est-ce que vous voudriez encore parler à Mademoiselle Silvia?

LELIO.

Je ne crois pas que de mes jours pareille extravagance me passe par la tête. Nous avons pris pour jamais congé l'un de l'autre.

ARLEQUIN.

Mais si vous ne voulez plus avoir de communication avec la Maitresse, qu'avez-vous à faire avec la Femme de chambre?

LELIO.

Non parbleu, elle courroit présentement après moi, pour me demander pardon de tous les outrages qu'elle m'a faits, que je ne daignerois pas l'écouter.

ARLEQUIN *à part.*

Ce Compere-ci aime les femmes, & ne

ne se fait pas une affaire d'en conter en même tems à la Baronne & à Silvia ; ne voudroit-il point aussi en dire deux mots à Colombine ! ce ne seroit pas mon compte à moi.

LELIO.

J'avouë que j'ai eu un secret plaisir en la revoyant : elle a des graces & des charmes jusques dans ses brusqueries ; mais fût-elle encore cent mille fois plus aimable, elle ne me sera plus de rien : voilà qui est fini. *Il se retourne.* Ah, te voilà déja de retour ; hé bien !

ARLEQUIN.

De retour ! Je n'y ai pas encore été.

LELIO.

Et pourquoi !

ARLEQUIN.

C'est que j'ai fait attention que la Campagne donne de l'appétit, & que je vous vois quelque fois manger par fantaisie du pain bis d'aussi bon cœur que les mets les plus exquis ; & Colombine, quoiqu'elle ne soit pas.....

LELIO.

Hé bien si tu as faim, tu mangeras au retour de ton message, je ne t'en empêche pas ; va donc, dépêche.

ARLEQUIN.

Tenez, Monſieur, la voilà qui vient avec Mademoiſelle Silvia.

LELIO.

Oh pour Mademoiſelle Silvia elle eſt de trop. Toi reſte ici, écoute bien tout ce qu'elles diront pour m'en rendre compte.

Lelio & Silvia s'appercevant, ſe tournent le dos, & Silvia voyant que Lelio s'en va, revient ſur ſes pas.

SCENE VIII.

SILVIA, COLOMBINE, ARLEQUIN.

COLOMBINE.

TOn Maître, à ce que je vois, ne demande pas ſon reſte.

ARLEQUIN.

Non certainement, & il renonce, à ce qu'il dit, pour le reſte de ſes jours à Mademoiſelle.

SILVIA.

La menace eſt terrible. Mais que vient-il chercher ici, & pourquoi n'eſt-il pas auprès de Madame la Baronne?

COLOMBINE.

Effectivement pour un homme qui touche au moment d''être marié, s'il ne l'eſt pas déja, il me paroît peu aſſidu ; & ſi j'étois à la place de Madame la Baronne, je ne prendrois pas la choſe ſi fort en douceur.

SILVIA.

Bon, ces gens-là, tant l'homme que la femme ne ſentent rien ; ce ſont des amis de boüe qu'un vil intérêt unit. Arlequin, toi qui les voit ſouvent enſemble, quelles façons ont-ils entr'eux,

ARLEQUIN.

Ils rient, ils badinent, mais je ne les ai jamais vû ſe quereller.

SILVIA.

Le traître, le ſcélérat ! venir me faire des proteſtations de tendreſſe dans le tems qu'il vient de ſe marier, ou qu'il va ſe marier avec une autre. Elle ne peut tarder à venir cette charmante Baronne, & je l'attends, j'aurai la ſatisfaction de lui conter tout au long le dernier entretien que j'ai eu avec ſon cher Epoux; nous verrons comment ces deux petits cœurs ſi bien unis prendront la choſe. Crois-tu, Colombine, qu'un portrait bien reſſemblant du caractere perfide de Lelio ſoit capable de rom-

pre leur mariage, s'il n'étoit pas encore fait ! oh assurément je le ferai, & de la bonne maniere. Il me prenoit aparemment pour une dupe, l'indigne qu'il est. Tu as entendu les termes affectueux, tu as vû l'air passionné avec lequel il exprimoit son amour. Est-il possible d'être Comédien à ce point ! Je ne m'étonne plus qu'une femme raisonnable prenne de l'entêtement pour un pareil scélérat. As-tu fait attention à ses discours, ses graces, ses emportemens ! Qui est-ce qui n'y seroit pas trompé ! Moi-même quoique convaincuë de sa perfidie, j'étois préte à me rendre comme une imbécile, si le désespoir de voir qu'un homme si aimable me trompoit, n'étoit venu à mon secours. Je prenois du plaisir à l'entendre, je me sentois touchée...Ma pauvre Colombine, nous nous y prenons trop tard, nous ne réussirons pas, & la Baronne qui connoît son mérite, n'a exigé le secret, & ne mene l'affaire avec tant de précipitation que par la crainte qu'elle a que quelque jalouse ne le lui enleve... Aussi c'est ma faute, si dans les commencemens j'avois eus pour lui les mêmes égards que j'ai eu pour les autres, si par une bizarerie

étrange & contraire à ce que je ſentois pour lui, je n'avois pas eu des airs de hauteur mal placez, il ne m'auroit pas quittée, il n'auroit point pris d'engagement ailleurs.... Arlequin, tu étois toute à l'heure avec lui, te parloit-il de moi! Que diſoit-il! Etoit-il bien fâché! A-t'il ſenti ce que je lui ait dit!

ARLEQUIN.

Je ne ſçais pas s'il l'a ſenti, mais il me ſemble qu'en parlant entre ſes dents il a marmoté qu'il ne s'en ſoucioit pas.

SILVIA.

Oüi, je déviſagerois à belles mains, dans la colere où je ſuis, un homme comme celui-là, qui de propos délibéré vient tromper une fille, qui ne penſe point à lui, & lui jure par des ſermens execrables qu'il l'adore. Oh je veux le dire à la Baronne.

COLOMBINE.

Mais Mademoiſelle je fais une reflexion.

SILVIA.

Et quelle eſt-elle cette belle réflexion?

COLOMBINE.

Si ce mariage étoit fait ou prêt à faire, M. Lelio, qui eſt ſi maître de lui-même, aulieu de venir dans ces bois réver & perdre ſon tems, n'auroit-il pas

la politique de l'employer auprès de Madame la Baronne, quand bien même il ne l'aimeroit pas ! Je jurerois moi que se repentant, & peut-être au desespoir de l'engagement qu'il est prêt de prendre avec elle, il n'est venu ici que pour sonder vos derniers sentimens à son égard, voir comment vous le recevriez, & de dépit finir avec elle. *A Arlequin.* Mais toi, butord, qui demeure avec eux, qui voit tout ce qu'ils font, tu ne sçaurois nous dire au juste ce qui en est !

ARLEQUIN.

Moi ! je ne me mêle point des affaires des Grands, & pour un mauvais quarré de papier auquel j'ai touché par hazard, tu as vû que peu s'en est fallu qu'il ne m'en ait coûté la vie ; mais puisque tu es si habile, que ne lui demandes-tu !

SILVIA.

Oh je ne veux pas qu'elle lui parle, il s'imagineroit peut-être que je me repens de ce que je lui ai dit, & je serois au desespoir qu'il me soupçonnât de la moindre foiblesse.

ARLEQUIN.

Si Mademoiselle n'étoit pas ici, je dirois bien quelque chose à Colombine,

mais il m'a défendu de parler devant elle.

SILVIA.

Va mon pauvre Arlequin tu peux parler ſans crainte, tu ſçais bien que nous ne nous verrons plus.

ARLEQUIN.

Oüi; l'on m'en avoit dit tantôt de même au ſujet de la lettre, vous la lui avez cependant bien proprement jetté à la tête, de peur qu'il ne la vît.

SILVIA *donnant de l'argent à Arlequin.*

Tiens, voilà ce que je te donne, & ſois certain de mon ſecret,

ARLEQUIN.

Hé bien, il m'a ordonné de dire à Colombine de faire enſorte de ſe dérober d'auprès de vous pour lui venir parler, parce qu'il veut ſçavoir quelque choſe qu'il ne m'a pas dit.

SILVIA.

Colombine, je m'en vais, reſtez-ici, je vous donne la permiſſion de lui parler; écoutez-bien tout ce qu'il vous dira, voyez en quel état eſt ſon mariage; n'allez pas me compromettre au moins: examinez bien ſi il y a encore moyen de le rompre.

SCENE IX.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

COLOMBINE.

DOnne-moi tout à l'heure cet argent à garder.

ARLEQUIN.

Ne le garderai-je pas bien moi-même ?

COLOMBINE.

Non, les femmes ſont faites pour garder & dépenſer l'argent, & les hommes pour le gagner; & je prétends que cela ſoit ainſi, quand nous ſerons à notre menage.

ARLEQUIN.

Et tu prétends mal, car quoiqu'entre mari & femme il ne doive y avoir qu'une bourſe, c'eſt à l'homme à l'avoir de ſon côté, & cela eſt conſtant ſuivant toutes les régles de la ſocieté conjugale.

COLOMBINE.

Toutes les coquettes de Paris en auront menti avec moi, & tu ne ſortiras pas d'ici que tu ne m'aye donné juſqu'au dernier ſou; & je le veux abſolument, abſolument.

ARLEQUIN.

Abſolument, abſolument tu ne l'auras pas.

COLOMBINE.

Et je l'aurai ou point de mariage.

ARLEQUIN.

Ah, tu le prends ſur ce ton, & bien ſoit, point de mariage, pardi Monſieur vaut bien Madame.

COLOMBINE.

Voilà donc comme tu m'aimes? Les femmes ſont bien ſottes d'attacher leur amitié à ces animaux-là qui n'ont nulle complaiſance pour elles, & ne les prennent que pour en faire leurs ſervantes; & moi je ſuis bien malheureuſe d'avoir pris de l'attachement pour un auſſi vilain petit merle.

ARLEQUIN.

Colombine, tu pleures, tu m'aimes donc bien?

COLOMBINE.

Que trop, petit ingrat.

ARLEQUIN.

O le bon petit caractere! quelle douceur! tiens, voilà mon argent, je te le donne, je ne ſçaurois non plus tenir contre une femme qui pleure, que contre une bouteille de vin. As-tu eu grande peur tantôt, quand mon Maitre a

voulu me tuer avec son épée nuë !

COLOMBINE.

N'as-tu pas vû que j'ai accouru comme une effarée à ton secours.

ARLEQUIN.

Dame il ne s'en est pas fallu l'épaisseur de quatre doigts que tu n'aye été veuve avant que de tâter du mariage. Si tu voulois pour prévenir ce accident pendant que nous sommes seuls préluder un peu sur l'herbette, prendre des plaisirs poëtiques sur cette fougere, Colombine mon amoureuse......

COLOMBINE.

Allons paix ; je n'ai pas de temps à perdre. Ne vois-tu pas que ma Maitresse qui seche d'impatience de sçavoir ce que M. Lelio veut me dire, me fera le sabat, si je n'ai rien à lui répondre. Va t'en vîte le chercher.

ARLEQUIN.

Tu me donneras donc un petit baiser au retour !

COLOMBINE.

Nous verrons, va toujours.

ARLEQUIN.

Je trouve du plaisir jusqu'à souffrir. *Il va jusqu'au bout du Théatre.* Je l'apperçois là-bas entre ses arbres. Monsieur, Monsieur.... Colombine je t'en prie,

viens-t'en voir comme il s'escrime tout seul.

COLOMBINE.

Il nous a apperçûs, & vient à nous.

ARLEQUIN.

Au moins qu'il ne t'échape pas de lui dire que j'ai parlé devant ta Maitresse.

COLOMBINE.

Je m'en donnerai bien de garde.

SCENE X.

ARLEQUIN, COLOMBINE, LELIO.

ARLEQUIN.

Monsieur, voilà Colombine.

LELIO.

Je la vois bien. Ma chere Colombine que j'avois d'impatience de te parler. *A Arlequin.* Retire-toi d'ici, & laisse-nous en liberté.

ARLEQUIN.

Monsieur, elle doit être ma femme.

LELIO.

Hé bien, nigaud, parce qu'elle doit être ta femme, il ne me sera pas per-

mis de lui parler en particulier ; as-tu peur que je ne lui conte fleurette ?

ARLEQUIN.

Vous ne feriez pas le premier qui fatigué des cruautez de sa Maitresse, ou ennuyé de ses faveurs, vous feriez vengé sur sa femme de chambre.

LELIO.

Elle n'est pas encore ta femme.

ARLEQUIN.

C'est à cause de cela même ; peut-être que si elle l'étoit, je ferois comme bien d'autres, je n'y prendrois pas garde de si près.

LELIO.

Retire-toi, te dis-je ; & point de replique.

SCENE XI.

COLOMBINE, LELIO.

LELIO.

MA pauvre Colombine, tu ne sçaurois croire combien je t'ai d'obligation de t'être ainsi dérobé d'auprès de ta Maitresse pour me venir parler.

COLOMBINE.

Ah Monſieur, vous m'en auriez bien davantage ſi vous ſçaviez les peines que j'ai eues à m'échaper, & les riſques auſquels je m'expoſe en vous venant trouver ici. Si ma Maitreſſe en avoit le moindre ſoupçon, je ſerois une fille perduë; non ſeulement elle m'a defendu de vous parler, mais même de prononcer votre nom devant elle.

LELIO.

Je la reconnois bien à ce langage; mais Colombine, je vois bien que quelque choſe que je faſſe, je ne la forcerai jamais à m'aimer, auſſi ai-je renoncé à toutes les prétentions que je pouvois avoir ſur ſon cœur, j'ai pris mon parti là-deſſus, voilà qui eſt fini, je n'y penſe plus. Il me reſte cependant encore une curioſité que je veux ſatisfaire en rompant pour toujours avec elle, & c'eſt pour cet effet que j'ai recours à toi. Tu étois préſente, lorſque ta Maitreſſe avec une fureur ſans égale, puiſqu'elle a dérangé ſa ſanté, m'a jetté ce papier à la tête; explique-moi un peu ce myſtere.

COLOMBINE.

Ce myſtere! il n'y en a point.

LELIO.

Il faut donc qu'elle ſoit devenuë folle

de m'avoir traité ainsi à propos de rien.

COLOMBINE.

Je vous admire, à propos de rien ! Tenez, Monsieur, sans tant de paroles inutiles, vous voyez bien que nous devons être instruites par cette lettre du sujet qui vous a fait prendre la poste pour venir ici, & que nous n'ignorons pas que le mariage de la Baronne......

LELIO.

Hé bien Colombine.

COLOMBINE.

Laissez-moi dire, je vous prie, car on m'attend ; & je n'ai pas de tems à perdre ; ce mariage est-il fait, ou n'est-il pas fait !

LELIO.

Il n'est pas encore fait, mais indubitablement il se fera ce soir.

COLOMBINE.

Si ma Maitresse vous tient si fort au cœur, j'ai à vous signifier que pour vous racommoder il n'y a qu'un seul moyen........

LELIO.

Qui est !

COLOMBINE.

De le rompre.

LELIO.

De le rompre, & en suis-je le maî-

tre ! mais quand cela feroit en mon pouvoir, la propofition eft honnête. Il ne manquoit aux offenfes que l'on m'a déja faites que de me croire capable d'une pareille indignité ; Silvia veut apparemment me faire mériter tous les noms exécrables qu'elle m'a déja donnez.

COLOMBINE.

Sans tant de déclamations, déterminez-vous ; car on m'attend.

LELIO.

Je fuis tout déterminé, & n'ai point l'ame affez noire pour commettre une pareille infamie ; & quelle raifon a-t-elle pour me faire une femblable propofition !

COLOMBINE.

La raifon eft toute claire ; quand une femme aime un homme, elle ne veut pas qu'il fe marie avec une autre.

LELIO.

Colombine, tu es une fille d'efprit, tu as voulu me ménager, je t'entends ; mes foupçons n'étoient que trop bien fondez ; le doute où j'étois de mon malheur, m'agitoit, la certitude m'accable : elle aime, & Mario heureux fans le fçavoir, & fans fe foucier de fa fortune, eft caufe de tous les mau-

vais traitemens qu'elle me fait, parcequ'elle s'magine que ce mariage ne se fait que par mon entremise. Ah je n'en puis plus !

COLOMBINE.

Mais vous extravaguez ; quelle chimere vous mettez-vous dans la tête ! quelle imagination !

SCENE XII.

SILVIA, PANTALON, LELIO, COLOMBINE,

PANTALON *à* SILVIA, *au fond du Théâtre.*

JE demande ce qu'une fille plantée comme un piquet sur un siege peut faire toute seule dans sa chambre pendant douze heures d'horloge que le jour dure ! Oh puisque nous avons ici des promenades ; je vous obligerai bien à faire de l'exercice. *A Lelio.* Je vous fais excuse, si j'ai tant tardé à vous rejoindre.

COLOMBINE *à part à* SILVIA.

Le mariage n'est pas encore fait, mais il n'apartient qu'à vous de détruire un ouvrage si avancé.

LELIO

LELIO *à* PANTALON.

Vous êtes tout excufé ; je fçais que les aprêts que vous faites pour Madame la Baronne....

PANTALON.

Mais elle tarde, & je fuis d'avis que nous allions en nous promenant au devant d'elle.

LELIO.

Pardonnez-moi fi je ne vous accompagne pas, une extrême laffitude ne me permet pas de profiter de l'honneur que vous me faites.

PANTALON.

Hé bien, je vous laiffe, & je vous prie de faire compagnie à ma fille, pour l'empêcher de s'aller renfermer dans fa chambre, d'où l'on ne peut la retirer.

SCENE XIII.

SILVIA, LELIO, COLOMBINE.

SILVIA.

MOn pere en vous priant de me faire compagnie, nous fait à tous deux également tort ; je vais troubler par ma préfence vos douces rêveries, & ce n'eft pas mon intention.

LELIO.

Mes douces rêveries ! Le ton railleur présentement ne vous convient pas plus qu'à moi. L'amour, si j'en crois Colombine, fait ici plus d'un malheureux ; il me seroit aisé de m'égayer à mon tour, la considération que j'ai pour vous m'en empêche ; tout ce que je puis faire, est de vous plaindre, je sens par moi-même combien il est douloureux de prendre du goût pour des personnes qui ne peuvent être à nous.

SILVIA.

Qui ne peuvent être à nous, traître ! ce n'étoit donc que pour me joüer !

LELIO.

Doucement, s'il vous plaît, ces termes ne me conviennent point. J'ai tout souffert, tant que je vous ai crû le cœur libre, & que ma passion a été soutenuë de quelque esperance ; à présent ma patience est à bout, & je suis las d'être la victime d'une mauvaise humeur dont je ne suis pas la cause. Je pourrois comme vous évaporer ma bile, vous traiter d'ingrate, mais dans l'état où sont les choses, le plus sage parti que nous ayons à prendre l'un & l'autre, est d'aller chacun de notre

côté tâcher d'oublier le ſujet de nos peines.

SILVIA.

Ah doucement à votre tour, s'il vous plaît, j'ignore & je déſavouë tout ce qu'un domeſtique ſans cervele a pû vous faire entendre, & ne veux pas même d'explication à ce ſujet.

LELIO.

Ma foi, vous faites fort bien, car elle ne feroit pas honneur à votre noble fierté; elle doit être un peu humiliée.

SILVIA.

L'indigne me faire une déclaration d'amour, dans le tems qu'il a un engagement avec la Baronne, & qu'il eſt prêt à l'épouſer, juſte Ciel!

LELIO.

Cela eſt vrai, mais vos beaux yeux tournez cent fois vers le Ciel ont beau lui demander raiſon de l'injuſtice de Mario, il n'en épouſera pas moins la Baronne, & vous me permettrez de ne point exécuter la propoſition que Colombine m'a faite de votre part.

SILVIA.

Monſieur, reprenez vos eſprits, vous êtes ſi troublé que vous ne ſçavez plus ce que vous dites. Vous ſubſtituez ſans

y prendre garde, Monsieur Mario à votre place, vous parlez de son mariage avec la Baronne, & des propositions que Colombine vous a faites de ma part.

LELIO.

Oüi, Mademoiselle, dans deux heures au plûtard il l'épousera, je suis bien fâché que cela ne s'accorde pas avec le penchant que vous avez pour lui. J'étois une grande dupe.

SILVIA.

La récrimination est un peu grossiere ; moi, du penchant pour Monsieur Mario, à qui je n'ai pas parlé quatre fois en ma vie ! ah, ah, ah, ah !

LELIO.

Riez, riez, je ne vois pourtant pas qu'il y ait trop à rire pour vous ; & pourquoi donc Colombine vient-elle de votre part me proposer de mettre obstacle à son mariage, la voilà heureusement, qu'elle parle.

COLOMBINE.

Moi, Monsieur, je ne vous ai point parlé du mariage de Monsieur Mario, je vous ai parlé de votre mariage à vous ; ne confondons point, je vous prie.

LELIO.

Est-ce que je me marie moi avec la Baronne ?

SILVIA.

Et qui donc?

LELIO.

Parbleu la lettre que vous m'avez tantôt jetté au visage, vous dit assez clairement que c'est Mario.

COLOMBINE.

Mademoiselle, je crois que nous nous sommes trompées.

SILVIA.

Ce que vous dites est-il bien vrai? j'ai peine à le croire.

LELIO.

Quels sermens faut-il faire!

SILVIA.

Que vous me soulagez! & que ne parliez-vous plûtôt, mon cher Lelio.

LELIO.

Belle Silvia, ouvrez enfin les yeux, & rendez-moi justice une fois en la vie.

SILVIA.

J'ai tort, j'en conviens, épargnez-moi la confusion de vous dire que je suis au desespoir de tous les traitemens que je vous ai fait, & si pour vous consoler du passé, il faut vous laisser croire que je ne vous trouve que trop aimable, je vous en laisse la liberté. Vous avez par vos airs de réserve donné lieu à tous mes caprices; si vous n'en connoissez pas la

cause, devinez-la, ce n'est point à une fille à la dire, & en ne disant mot j'en dis peut-être trop. Le dépit de vous avoir perdu m'a confiné dans ces tristes lieux, & fait renoncer à toutes mes connoissances; j'ai payé comme vous voïez bien cherement les dédains & les mépris que vous me reprochez.

SCENE XIV.

LELIO *aux genoux de* SILVIA. SILVIA, PANTALON *au fond du Théatre.*

LELIO.

QUoi, belle Silvia, je ne les dois imputer qu'à une si belle cause; souffrez qu'à vos genoux je renouvelle un hommage que mon cœur en secret vous rend depuis long-temps, recevez les adorations de l'amant le plus tendre & le plus passionné......

PANTALON.

Prenez garde, Monsieur, vous êtes dans une attitude tout-à-fait contrainte & du ton dont vous parlez, vous courrez risque de vous alterer la poitrine. Voilà donc Monsieur & Mademoiselle

les raisons qui vous empêchent de vous promener ! Effectivement dans cette posture on ne peut pas faire beaucoup de chemin.

LELIO.

Puisque vous êtes informé de mes sentimens pour Mademoiselle votre fille, soyez-le de mes intentions ; vous connoissez ma naissance, mon bien, mes mœurs, je suis à elle si cela vous convient.

PANTALON.

Un pere est trop heureux quand il trouve à se défaire d'un pareil embarras, puisque vous la voulez pour femme, vous pouvez à ce prix rester à ses genoux tant qu'il vous plaira.

ARLEQUIN.

Voilà la compagnie qui arrive du côté du Jardin.

PANTALON.

Allons la joindre, & faisons deux mariages en même temps.

COLOMBINE.

Monsieur, il ne tiendra qu'à vous d'en faire trois, en me mariant avec Arlequin.

PANTALON.

J'en ferois quatre, s'il y avoit quelque Dame ici, qui voulût m'épouser.

ARLEQUIN.

Qui auroit jamais cru que le dédain fût une preuve d'amour.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, une Comedie intitulée. LE DEDAIN AFFECTÉ & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris ce 12 Avril 1725.

SECOUSSE.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux *le Nouveau Théâtre Italien :* j'ai examiné en particulier les différentes Pieces qui le compoſent, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Fait à Paris ce 3 Novembre 1728.

DANCHET.